

31 JUIN FILMS PRÉSENTE

VINCENT
LACOSTE

REDA
KATEB

JACQUES
GAMBLIN

MARIANNE
DENICOURT

HIPPOCRATE

UN FILM DE THOMAS LIITI



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2014
FILM DE CLÔTURE

FELIX MOATI

CAROLE FRANCK

PHILIPPE REBBOT

JULIE BROCHEN

JEANNE CELLARD

31

FRANCE 2

FRANCE 3

FRANCE 4

FRANCE 5

FRANCE 6

FRANCE 7

FRANCE 8

FRANCE 9

FRANCE 10

FRANCE 11

FRANCE 12

FRANCE 13

31 JUIN FILMS PRÉSENTE



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2014
FILM DE CLÔTURE

HIPPOCRATE

UN FILM DE
THOMAS LILTI

AVEC

**VINCENT
LACOSTE**

**REDA
KATEB**

**JACQUES
GAMBLIN**

**MARIANNE
DENICOURT**

1H42 – FRANCE – 2014 – 5.1 – SCOPE

SORTIE LE 3 SEPTEMBRE 2014

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet - 75017 Paris
Tél. : 01 44 69 59 59
Fax : 01 44 69 59 42
www.le-pacte.com

PRESE

Marie Queysanne assistée de Charly Destombes

113, rue Vieille du Temple - 75003 Paris
Tél. : 01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr
charly@marie-q.fr

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

Film soutenu par



SYNOPSIS

Benjamin va devenir un grand médecin, il en est certain.

Mais pour son premier stage d'interne dans le service de son père, rien ne se passe comme prévu.

La pratique se révèle plus rude que la théorie. La responsabilité est écrasante, son père est aux abonnés absents et son co-interne, Abdel, est un médecin étranger plus expérimenté que lui.

Benjamin va se confronter brutalement à ses limites, à ses peurs, celles de ses patients, des familles, des médecins, et du personnel.

Son initiation commence.

ENTRETIEN AVEC THOMAS LILTI

Avant d'être cinéaste vous avez suivi des études de médecine...

Depuis l'adolescence, j'ai toujours voulu être réalisateur. Après le bac, j'ai pensé préparer la FEMIS, mais la pression familiale aidant, on m'a fait comprendre qu'il vaudrait mieux commencer par faire de « vraies » études. Mon père étant médecin, j'ai opté pour la fac de médecine pour acheter ma tranquillité. Pendant ma première année, je me suis lancé en douce dans l'écriture de scénarios. En seconde année, je me suis dit que mes études étaient lancées, et en parallèle j'ai réalisé mes premiers courts-métrages. Tout en continuant mon cursus médical, j'ai rencontré un producteur qui m'a permis de me professionnaliser. De fil en aiguille, j'ai tourné mon premier long-métrage, LES YEUX BANDÉS, mais sans jamais arrêter la médecine. Et jusque là, je n'ai jamais choisi de l'arrêter pour le cinéma.

Vous avez donc appris le métier de médecin. A contrario, est-ce la cinéphilie qui vous a servi d'enseignement pour la réalisation ?

Oui, mais aussi, une certaine culture familiale - on avait l'habitude le samedi soir de regarder pas mal de films en VHS - ainsi que des rencontres au gré des festivals où étaient projetés mes courts-métrages en super 8. J'ai surtout appris sur le tas, en profitant du savoir des autres...

En quoi ces deux professions trouvent-elle, pour vous, un équilibre ?

Il y a un point commun évident entre elles : le travail en équipe, une forme de hiérarchie et le contact avec divers corps de métiers spécialisés. La différence, et c'est d'ailleurs ce dont parle HIPPOCRATE, est le poids de la responsabilité que l'on peut porter quand on est médecin, ce sentiment perpétuel d'être dans le doute, se demander si on n'a pas fait une erreur qui pourrait avoir de graves conséquences. Cette perte de l'insouciance m'a beaucoup marquée... Quand on fait un film, certe il peut y avoir certaines angoisses, mais au pire ça donne un mauvais film, c'est potentiellement moins dramatique ! Être étudiant en médecine m'a cependant toujours servi dans le cinéma d'abord parce que ça intrigue mes interlocuteurs, ensuite parce que ça les a amenés à penser

que j'avais une grande capacité de travail, d'exigence. À l'inverse, il était hors de question de dire dans mon milieu étudiant que je faisais du cinéma, car ça posait une réputation de « glandeur », de quelqu'un qui se prend pour un artiste, qui manque de sérieux. Très longtemps, j'ai cloisonné mes deux métiers. Certains chefs de service ont découvert par hasard que j'étais réalisateur, mais la plupart ne l'ont jamais su. HIPPOCRATE est une manière de réconcilier ces deux facettes, tout en confortant l'idée que leur combinaison peut faire sens.

Quelle est la part d'autobiographie d'HIPPOCRATE ?

Difficile de se mentir : elle est importante. Rien que dans le fait que le personnage principal s'appelle Benjamin, qui est mon second prénom... Mais il y avait aussi l'envie de rendre hommage à cet apprentissage médical, à ces douze années. HIPPOCRATE est une manière de continuer à les faire exister...

Est-ce pour conserver ce lien que vous avez tourné dans un hôpital où vous avez pratiqué ?

Tourner là où je l'avais imaginé, des séquences inspirées de situations que j'avais réellement vécues, était une chance incroyable. Au début, j'ai senti que l'équipe n'y était pas très favorable, à cause des contraintes techniques et logistiques, mais il a vite été évident pour tous que connaître les lieux serait un avantage : je savais exactement où aller, quels endroits filmer, où trouver la chair du film.

Cette chair passe aussi par la manière dont les diverses parties de l'hôpital (les salles de soins, celle de garde, les chambres des internes, les bureaux...) sont incarnées par des choix esthétiques...

Je savais qu'il fallait que je me démarque de l'imagerie collective de l'hôpital véhiculée par les séries télé. D'autant plus que la réalité en est très éloignée. L'hôpital à la télé se limite à des codes. Je me suis replongé dans mes souvenirs pour retrouver les sensations formelles de ce que j'avais connu : les chambres de garde avec des lumières froides et crues ou les lumières chaudes des chambres des patients la nuit. Ça a été un travail de longue haleine avec le chef-opérateur et le chef décorateur ; il ne fallait pas qu'on tombe dans le piège d'un hôpital monochrome, représenté uniquement dans

des tons scindés, le chaud, le froid, mais au contraire qu'on aille vers l'aspect très hétéroclite de ce lieu, qu'on sente que les ambiances sont nombreuses et différentes selon qu'on soit le jour ou la nuit, qu'on soit dans une salle de soins, de garde ou de réunion.

Ce sens du réalisme est accentué par la participation d'authentiques infirmières et soignants quasiment dans leurs propres rôles...

Il s'est très vite posé la question de comment *coacher* les acteurs qui allaient jouer les infirmières, aides-soignants et médecins. Évidemment, mon expérience faisait que je pouvais remplir une partie de ce travail, mais il fallait aussi gérer d'autres détails. Je me suis souvenu d'une infirmière qui faisait au même moment que moi, et donc comme Benjamin dans le film, son premier stage en hôpital. Je l'ai recontactée pour voir si elle voulait servir de coach. Je l'ai trouvée très débrouillarde et avec ma directrice de casting, nous avons décidé de lui faire passer des essais qui se sont avérés très concluants. Elle est devenue Juliette, l'une des infirmières les plus présentes dans HIPPOCRATE. J'ai ensuite eu l'idée de faire pareil pour d'autres personnages, comme Pauline, celle qui est présente quand on débranche Mme Richard. Je me suis dit qu'il allait s'opérer un échange de savoir entre les acteurs et les vrais soignants. Je voulais gagner en réalisme et donner le sentiment que le récit n'est pas fabriqué.

Pour autant y avait-il des limites à ne pas franchir dans ce que vous montrez du fonctionnement et de l'institution hospitalière ?

Je me suis beaucoup attaché au réalisme, jusqu'à parfois agacer mon équipe qui me disait qu'on faisait malgré tout du cinéma qui est l'art de la triche ! Or, je pense que la partie romanesque d'HIPPOCRATE ne peut s'ancrer que si l'environnement est crédible dans le moindre micro-détail. Par exemple, pour tous les gestes médicaux, je voulais que ce soit le matériel adéquat qui soit utilisé : la bonne aiguille, les bonnes compresses, le bon champ stérile. Ma seconde - et bien plus importante - crainte, était de trahir ce que véhicule le film : la culpabilité de Benjamin, ce qui se joue dans les rapports de force entre médecins, dans les questionnements autour de la situation de Madame Richard. Je ne voulais pas faire le moindre pas de travers pour m'arranger avec le romanesque, ni me faire piéger par un souci d'efficacité dramaturgique. Cette question a été omniprésente.

Pourquoi alors filmer non pas un, mais deux personnages centraux, Benjamin et Abdel, et leurs enjeux respectifs ?

C'est le paradoxe de ce projet : à l'origine, je ne voulais pas me focaliser sur Benjamin, mais rendre hommage aux médecins étrangers que j'ai croisés dans mon cursus et qui sont ceux qui finalement m'ont appris la médecine ; eux, sont là la nuit ou quand on galère... Ces étrangers de 35-45 ans, qui ont de la bouteille, de l'expérience, et avec qui se tissent des liens d'amitié, de fraternité. Au tout début, HIPPOCRATE, c'était l'histoire d'Abdel. Ce personnage, est plus ou moins la fusion de deux médecins qui m'ont formé : l'un, algérien, Majid Si Hocine qui a participé au film, et l'autre, un Albanais dont j'ai perdu la trace, Arben Menzelxhiu.

La relation entre Benjamin et Abdel, met au cœur d'HIPPOCRATE, le principe de rites initiatiques, qui sont un des piliers de la vie d'interne en hôpital, lieu quasi-unique de votre film.

Quand on est interne, on passe 90 % de son temps à l'hôpital. Tous les rites de la vie - les amitiés masculines, les histoires d'amour, la découverte de la responsabilité, le rapport à la mort - se passent dans son enceinte. Il est devenu une évidence naturelle qu'HIPPOCRATE s'y déroule majoritairement.

Votre mise en scène, qui n'a pourtant rien d'improvisée, est quasiment tout au long du film dans le mouvement...

Je tenais à un sentiment de foisonnement, de circulation. Pendant les répétitions, je laissais les comédiens libres de trouver leurs déplacements dans les décors pour y adapter la mise en scène. C'est en fonction de la chorégraphie qui se mettait en place aux répétitions que je choisissais l'endroit où j'allais mettre la caméra pour les prises. Une seule règle prévalait : le moins de contraintes possibles pour les acteurs. Et dans les scènes de groupe, mon obsession était de faire exister chaque personnage du plus important au plus secondaire à l'intérieur de la même séquence. Je voulais filmer des humanités avant de filmer un lieu. L'image que je garde de l'hôpital : ce sont des hommes et des femmes qui s'y croisent, qui se côtoient. Ça fourmille. Les murs ne sont qu'un cocon.

Cette manière de représenter la vie de l'hôpital propose un regard différent de celui qu'a longtemps porté le cinéma français sur cette institution. Usuellement, ce qui est filmé, c'est un monde de notables saisi dans des rapports administratifs et un environnement sécurisé.

L'hôpital contemporain n'est plus un lieu d'ultra-modernité : certains sont désaffectés, abîmés. Les mandarins sont désormais des fonctionnaires, qui, sans être financièrement à la rue, gagnent beaucoup moins que les spécialistes en libéral : 30 % des médecins qui travaillent dans les hôpitaux publics sont étrangers issus de l'extérieur de l'Union européenne, mal payés, dans une certaine forme de précarité. Je voulais traiter tout cela sans que ce soit le sujet du film, qui n'est pas une thèse autour de ces thèmes, ni une charge, du reste.

Le climax reste cependant une scène au contenu clairement social, voire politique, où les internes sont sur le point de voter une grève.

L'histoire de Benjamin et Abdel est au centre du film, mais il était important de faire exister le collectif, de donner envie de suivre le moindre personnage secondaire. Aucun n'est utilitaire, chacun représente un enjeu, aussi petit soit-il. Évidemment, parler d'un tel lieu aujourd'hui, c'est forcément parler d'un peu plus que ça. Je ne sais plus qui a dit qu'on pouvait constater l'état d'un pays à celui de ses prisons, je pense que c'est la même chose avec l'hôpital, mais ce n'était pas mon but. Sans botter en touche sur cet aspect, HIPPOCRATE n'est pas une tribune.

Est-ce cette envie de ne pas enfermer HIPPOCRATE dans un aspect social qui a amené la forme de suspense que nourrit le fil rouge autour d'une erreur médicale ?

Sans glisser dans le polar ou le thriller médical, mon désir de cinéaste est aussi celui d'aller vers une forme de divertissement. Je voulais parler des erreurs médicales et de ce que cela implique. À travers elle, une forme d'impunité. En tant que jeune interne, c'est d'ailleurs le rapport à cette impunité qui m'a fait le plus souffrir, parce qu'elle permet d'aller de l'éthique à la morale lorsqu'il y a de quoi se demander, si en l'absence de punition pour une faute, on l'a effectivement commise ou non. Et c'est un questionnement encore plus fort pour un jeune interne comme Benjamin.

Le rapport d'âge entre les personnages a une réelle importance dans HIPPOCRATE. Benjamin se retrouve face à Abdel, qui a une dizaine d'années de plus que lui, et son père. Est-ce que cet aspect générationnel a joué sur le casting ?

Comme beaucoup, j'ai découvert Vincent Lacoste avec LES BEAUX GOSSES. Je ne dirai pas que j'ai écrit HIPPOCRATE pour lui, mais très vite, j'ai senti la proximité avec le personnage de Benjamin. De toutes façons je voulais un acteur jeune qui ait l'âge du rôle. Reda Kateb s'est lui aussi imposé assez vite par la forme d'autorité naturelle qu'il dégage. À l'écran, comme dans la vie. J'ai retrouvé chez lui, quelque chose de très proche des médecins étrangers avec qui j'ai travaillé. Dans les deux cas, ça a donc été une certaine évidence. Jacques Gamblin, par ses techniques de jeu, différentes de celle de Vincent Lacoste et Reda Kateb a amené un contraste qui est devenu une force en amenant la rigidité nécessaire à son personnage. Entre eux trois, il y a Denormandy. Je voulais une femme qui dégage à la fois de l'autorité tout en pouvant créer une sorte d'ambiguïté du fait de sa beauté. Je ne voulais surtout pas en faire une médecin solitaire, rat de laboratoire. Les femmes sont devenues majoritaires dans les hôpitaux parmi les médecins. Leurs responsabilités (et une forme de sexisme encore présent) les obligent à une grande force de caractère. Marianne Denicourt était parfaite pour ça. C'est une actrice extrêmement douée qui peut tout jouer.

HIPPOCRATE est aussi très nourri en seconds rôles. Notamment Philippe Rebot, qui dans une scène, commente un épisode de DR HOUSE. De quoi rappeler que si dans les années 1970, l'hôpital fut un lieu de prédilection pour le cinéma français, aujourd'hui, il est devenu l'apanage des séries télé anglo-saxonnes. Comment expliquez-vous cette transition ?

Il faut d'abord savoir que c'est une réalité : le personnel médical est très friand de séries médicales. Ensuite, je pense que l'hôpital est un lieu parfait pour des intrigues de genre. Or, aujourd'hui, c'est la télé qui a investi ce territoire, du soap-opera au thriller à énigme. Moi, à l'inverse, je voulais m'attacher à faire la chronique du milieu hospitalier, montrer ce qu'on ne voit jamais lorsqu'on vient à l'hôpital et que l'on n'est pas du côté des soignants. Mon envie initiale n'était pas de raconter le parcours d'un jeune interne en médecine, mais l'envers du décor, les coulisses...

BIOGRAPHIE

Durant ses études de médecine, il réalise trois courts-métrages : QUELQUES HEURES EN HIVER, APRÈS L'ENFANCE et ROUE LIBRE. Son parcours est atypique puisqu'il pratique toujours son métier de médecin généraliste, en parallèle à sa carrière de scénariste et réalisateur. Ces dernières années, il a collaboré à de nombreux projets de fiction pour la télévision et le cinéma, parmi lesquels son premier long-métrage, LES YEUX BANDÉS, avec Guillaume Depardieu, sorti en salles en 2008. Il a également co-écrit le film TÉLÉ GAUCHO, avec Michel Leclerc, et MARIAGE À MENDOZA avec Édouard Deluc.

FILMOGRAPHIE

Réalisation

2014 – HIPPOCRATE

2008 – LES YEUX BANDÉS

Scénario

2014 – HIPPOCRATE

2012 – MARIAGE À MENDOZA

2011 – TÉLÉ GAUCHO

2008 – LES YEUX BANDÉS

ENTRETIEN AVEC VINCENT LACOSTE

Pour la première fois, on vous confie un premier rôle dramatique. Comment avez-vous abordé cette opportunité ? Avez-vous hésité avant de l'accepter ?

Je n'ai pas hésité car j'ai beaucoup aimé le scénario lorsque je l'ai lu. Je connaissais le travail de Thomas Lilti dont j'avais vu le premier film, LES YEUX BANDÉS que j'avais beaucoup aimé. Je n'ai pas appréhendé le rôle comme un premier rôle dramatique. J'étais juste content qu'on pense à moi pour un rôle « sérieux » mais je l'ai abordé comme mes rôles précédents. Comme si c'était une comédie. Je n'essaie jamais de faire rire ni d'être sérieux. Je cherche juste à être le personnage. Et puis l'occasion qui m'était donnée ici de jouer avec Reda Kateb, Jacques Gamblin et Marianne Denicourt était une motivation supplémentaire.

C'est aussi votre premier rôle « d'adulte »...

C'est sûr que je n'ai pas envie et que je ne vais pas pouvoir faire des adolescents toute ma vie. Mais en même temps, le personnage de Benjamin est un très jeune adulte. Il est vraiment au tout début de sa vie d'adulte. C'est d'ailleurs ce qui le caractérise en partie. C'était donc pour moi un passage en douceur. Et puis surtout, je me suis reconnu dans le personnage. Je me suis fortement identifié. C'est ça qui m'a particulièrement donné envie d'être Benjamin Barois. J'ai eu l'impression que nous avons beaucoup de points communs même si ses responsabilités de jeunes médecins sont bien plus grandes que les miennes. Mais ses doutes, son manque de confiance, son questionnement sur sa légitimité me parlaient directement.

Vous êtes-vous astreint à une longue préparation ?

Nous avons fait beaucoup de lectures du scénario, avec Thomas Lilti. Et cela, très en amont du tournage. Je connaissais très bien mon texte ainsi que chacune des situations. Je discutais beaucoup avec lui afin de bien assimiler chaque étape dans le parcours de Benjamin. Je voulais arriver sur le tournage avec une vision claire de ce qui se jouait pour Benjamin durant les six mois de sa vie que raconte le film. Mais ce qui a été un tournant

dans la préparation, c'est la journée que nous avons passée dans un vrai service de médecine interne avec Reda Kateb. Nous nous sommes retrouvés en condition. Nous portions des blouses et nous accompagnions les médecins lors des visites. Les malades pensaient que nous étions de vrais étudiants. Pour la première fois de ma vie, je me suis retrouvé du côté des soignants. J'ai vu la maladie de près. C'était assez impressionnant. Je me souviens du cas d'une patiente âgée très malade pour qui la question de l'acharnement thérapeutique se posait, exactement comme pour Mme Richard dans le film. D'un point de vue purement technique, Thomas Lilti m'a appris beaucoup de gestes afin d'être le plus crédible possible. Par exemple, mettre des gants stériles, ce n'est pas facile du tout. Ça ne s'apprend pas en cinq minutes.

Cette confiance accordée par Thomas Lilti renvoie au rapport de votre personnage à son père. Pensez vous que l'on puisse s'accomplir sans confiance ?

Pour s'accomplir, il faut surtout avoir confiance en soi. Benjamin connaît un déficit de confiance autour de lui et il n'a pas confiance en lui. C'est toute l'histoire du film. C'est dans son rapport à Abdel qu'il va trouver une forme d'accomplissement.

Dans la composition de votre personnage, avez vous cédé à l'introspection, à une sorte de confiance en vous-même ou bien vous était-il nécessaire de construire le personnage dans un échange constant avec le réalisateur, lui-même médecin ?

Un peu des deux. Comme c'est en grande partie son histoire, il m'a beaucoup parlé de son parcours. Mais quand on a 20 ans, on est toujours en quête d'accomplissement. Donc j'ai tout ramené à moi et notamment la question de la légitimité qui me parle particulièrement. La médecine est le sujet du film mais dans le fond le parcours de Benjamin est universel. Toute personne de 20 ans partage ce genre de problématiques. À la différence de moi, Benjamin a d'énormes responsabilités. Viennent s'ajouter à ses interrogations de jeune homme des questionnements de médecins. C'est là que l'expérience de Thomas Lilti a été primordiale. Il m'a expliqué des problématiques qui m'étaient étrangères : l'accompagnement des malades en fin de vie, l'urgence, la solitude, le pouvoir décisionnel, le rapport hiérarchique.

Vous formez un duo avec Reda Kateb dans le film. Pouvez-vous nous parler de votre travail avec lui ?

Nous nous sommes rencontrés lors d'essais filmés et tout de suite nous nous sommes très bien entendus. Mais je dirais que c'est surtout l'histoire du film qui nous a aidés à nous rencontrer. Comme nous avons tourné beaucoup de séquences dans la chronologie du film, notre relation s'est renforcée au fil du tournage, un peu comme se renforce celle de Benjamin et d'Abdel. Et puis, comme je l'ai dit plus haut, la journée passée ensemble dans un vrai hôpital nous a beaucoup marqué, l'un et l'autre. Avoir partagé ce moment ensemble a créé un vrai lien entre nous en amont du tournage. On était tous les deux face à la violence d'un vrai service hospitalier. Ça, ce n'était pas de la fiction.

Très vite votre personnage est confronté au poids d'une forte culpabilité. On le sent prêt à abandonner plutôt qu'à dénoncer l'injustice qui lui est faite du fait de la vétusté du matériel de l'hôpital. Pouvez-vous nous dire quelque chose sur la finesse de votre jeu à ce moment ?

Je ne sais pas trop... Mais ce que je sais, c'est que j'ai toujours essayé de me resituer dans l'histoire. De ne jamais perdre de vue ce que vivait Benjamin. Culpabilité et injustice. Et pour moi c'est avant tout la culpabilité de Benjamin qui nourrissait mon travail. L'idée de causer la mort (même très indirectement), ça me parlait fortement. J'imaginai sans cesse être confronté à la responsabilité d'avoir tué quelqu'un. Le rapport à la mort est quelque chose qui me terrifie.

Diriez-vous comme le jeune urgentiste que les vrais héros du monde hospitalier sont ceux pour qui chaque nouveau malade est un défi auquel se confronter, une obligation d'action et de résultat, ou bien au contraire, ceux qui sont dans l'accompagnement comme dans le service de médecine interne ?

Dans le film, c'est dit par l'interne en réanimation joué par Félix Moati sous la forme d'une boutade. Non je ne pense pas que certains médecins soient plus des héros que d'autres. Ce sont presque deux métiers différents. Mais c'est certain que l'accompagnement des malades en fin de vie, est vraiment un métier incroyable qui nécessite une empathie, une humanité particulière. Ce n'est pas donné à tout le monde.

Est-ce que le tournage de ce film a changé votre regard sur l'hôpital ?

J'ai découvert un univers complexe où la frontière entre ce qui est bien et ce qui est mal est très floue. Chaque décision thérapeutique peut être interprétée de mille façons. C'est en cela que mon regard a le plus évolué. J'ai pris conscience de la difficulté du métier de soignant : médecins, infirmières, aides soignants... Et contrairement à ce que je pensais, ils se retrouvent souvent seuls en première ligne au moment de prendre des décisions importantes, ce qui les rend particulièrement vulnérables.

FILMOGRAPHIE

2014 – HIPPOCRATE de Thomas Lilti

2014 – EDEN de Mia Hansen-Love

2013 – JACKY AU ROYAUME DES FILLES de Riad Sattouf

2012 – ASTÉRIX ET OBÉLIX : AU SERVICE DE SA MAJESTÉ de Laurent Tirard

2012 – CAMILLE REDOUBLE de Noémie Lvovsky

2012 – JC COMME JÉSUS CHRIST de Jonathan Zaccai

2011 – DE L'HUILE SUR LE FEU de Nicolas Benamou

2011 – LE SKYLAB de Julie Delpy

2011 – LOW COST de Maurice Barthélémy

2011 – AU BISTRO DU COIN de Charles Nemes

2009 – LES BEAUX GOSSES de Riad Sattouf

ENTRETIEN AVEC REDA KATEB

Une mélancolie diffuse irrigue votre personnage que l'on perçoit d'abord très calme, exemplaire de sang-froid et qui va peu à peu révéler ses failles. Pour construire votre personnage, vous êtes-vous inspiré d'autres créations fameuses au cinéma ou au théâtre ?

Je ne me nourris jamais consciemment à travers des références de personnages, d'acteurs ou de films. Pour construire le personnage d'Abdel, et en particulier sa face sombre, j'ai beaucoup pensé à la notion d'exil, au déracinement. J'ai entendu un jour quelqu'un dire qu'un exilé c'était comme un amputé qui n'a jamais autant senti son bras que depuis qu'il ne l'a plus. Cette image m'a beaucoup marqué. Ici, j'ai travaillé sur le manque, sur l'idée d'une vie en suspens, entre parenthèses. Abdel est coupé de ses racines et de sa famille. Mais généralement, j'intellectualise assez peu pendant la préparation et sur le tournage, je fais avant tout confiance à la situation, à la scène à jouer, aux partenaires et évidemment au metteur en scène. C'est plutôt pendant la lecture, avant de partir sur un projet, que je vais réfléchir à des points de connexion entre le personnage et moi. Mais ensuite, j'évite de les triturer, de trop les développer. Ça doit juste rester une évidence qui me conforte dans ma capacité à être le personnage.

Connaissez-vous cette problématique des médecins expatriés, qui, à leur arrivée en France deviennent de simples internes ?

Pas du tout. Et je suis tombé des nues quand j'ai découvert cela. Ensuite on en a beaucoup parlé avec Thomas Lilti qui m'a fait rencontrer un de ses amis médecin algérien qui m'a sensibilisé à son histoire : un vrai parcours du combattant pour être reconnu officiellement comme médecin en France après plus de quinze ans à travailler en tant que tel dans différents hôpitaux de l'assistance publique.

De par son statut spécifique, votre personnage est renvoyé et cantonné à ses origines étrangères alors qu'on le devine dans une soif d'intégration paisible et normalisée. Ce type de problématique, emblématique d'une forme persistante de colonialisme, intervient-il dans les choix des rôles que vous souhaitez incarner ?

Ça peut intervenir mais ce n'est pas un prisme à travers lequel je lis les scénarios. Je n'ai aucune difficulté à me lancer dans un projet « apolitique » et prendre un immense plaisir. D'ailleurs je trouve qu'en politique, le geste a plus de valeur que la pancarte. Je suis plus sensible à la manière de faire les choses qu'au fait de proclamer des idées.

Vous ne vous considérez donc pas comme un acteur engagé par le choix de ses rôles ?

Non, je ne me revendique pas ainsi. Mais j'essaie d'être un acteur au rendez-vous de ses convictions. J'aspire à participer à des projets qui me ressemblent. Je pourrais jouer dans des histoires « apolitiques » mais je ne pourrais pas jouer dans un film qui défend des idées avec lesquelles je suis en désaccord. Dans HIPPOCRATE par exemple, je me sens en accord avec le propos du film et ce que véhicule le personnage d'Abdel. Dans son parcours, j'y vois la richesse que les étrangers peuvent apporter à la France mais aussi comment la France se coupe de ces richesses en ne les reconnaissant pas. À la fin du film, Abdel dit qu'on lui a coupé les ailes. Il a passé des nuits entières à étudier, à toujours faire plus que les autres et pourtant, il se retrouve dans une impasse. Il est obligé de faire un constat d'échec mais en fait c'est l'échec de la France, incapable de mettre à profit toutes ses richesses. Je vois dans le film une métaphore : les étrangers qui viennent soigner les Français avec des salaires au rabais, cela raconte quelque chose du rapport de la France avec le reste du monde.

Vous formez un duo avec Vincent Lacoste dans le film. Pouvez-vous nous parler de votre travail avec lui ?

On s'était déjà rencontré il y a quatre ans au moment de la sortie des BEAUX GOSSES et de UN PROPHÈTE. J'avais beaucoup d'admiration pour lui avant de le rencontrer, je trouvais que c'était un acteur formidable. Il y avait donc avant tout le plaisir de la rencontre. Puis dans le travail, ça c'est tout de suite bien passé. Je ne l'ai pas pris pour mon cadet et je sais qu'à son âge,

je n'avais pas compris le quart de ce qu'il sait. C'est un acteur très rapide, je dirais même virtuose, extrêmement mûr. Toutes ces qualités sont doublées d'une nature très attachante. On ne se sent jamais en danger avec lui. On a travaillé dans la fraternité. La fraternité, c'est toujours ce que je cherche sur un tournage. Avec Vincent et Thomas Lilti, on a toujours réussi à faire circuler la balle entre nous trois, comme sur un grand terrain de jeu.

On imagine que jouer un médecin demande tout un apprentissage « technique ». N'est-il pas trop difficile de se familiariser avec les gestes ?

J'ai passé beaucoup de temps dans les hôpitaux parce que ma mère était infirmière. Alors le jargon, le personnel, le matériel me sont depuis toujours assez familiers. Pour les gestes techniques, j'étais très rassuré par le fait que, Thomas Lilti soit médecin. Il pouvait instantanément recadrer les erreurs. Ça permettait un véritable lâcher-prise pendant les scènes. C'était très rassurant pour moi sur le plateau. Je me souviens d'une anecdote. Un jour, nous faisons des essais pour le film et je me promenais en blouse blanche dans une rue près de l'hôpital. Les gens m'arrêtaient pour me demander l'entrée des urgences et les voitures freinaient pour me laisser traverser. Je me suis dit que si les gens pensaient que parce que j'avais une blouse blanche et un stéthoscope dans la poche j'étais médecin, alors je pouvais commencer à y croire moi aussi ! Et puis, tous les acteurs, même les tous petits rôles, étaient criants de vérité. Bien plus que l'approche psychologique de mon personnage, c'est le réalisme qui aide à interpréter un personnage. Pour être crédible, il faut que le monde autour soit crédible. On est vrai en tant que personnage dans le reflet de nos partenaires. La crédibilité de l'acteur ne se fait pas en vase clos.

On pense à la relation d'Abdel avec Mme Richard, on sent une énergie qui circule entre vous deux...

En effet, ce sont des moments où la magie opère. Je crois que ça tient au fait que c'est à la fois moi Abdel, médecin, qui regarde une malade très âgée mais que c'est aussi moi Réda, jeune comédien, qui regarde Jeanne Cellard, une comédienne qui a 70 ans de métier derrière elle. Néanmoins, il faut faire attention à ne pas plonger, à garder une certaine distance. Mais je crois aussi que ce qui imprime la pellicule, ce sont les résonances entre la vie et le jeu, entre la réalité et la fiction.

Le cas de Mme Richard justement est à l'origine d'un conflit entre vous et votre hiérarchie autour de la prise en charge des malades en fin de vie. Étiez-vous sensibilisé à ce sujet ?

Oui évidemment. Comme beaucoup de monde, j'ai déjà été confronté à ce qu'on appelle la « fin de vie ». C'est un sujet très délicat et j'ai tendance à penser qu'il y a encore beaucoup à faire pour changer les mentalités et qu'il est inhumain de prolonger la souffrance de patients très âgés et condamnés par la maladie. Dans le film, Abdel et le Dr Denormandy ont deux visions qui s'opposent. C'est une source de conflit entre eux mais ce qui me plaît, c'est qu'il s'agit d'un conflit mature. Je n'aime pas trop au cinéma quand ça tourne à l'hystérie... Denormandy et Abdel sont deux personnages qui sont dans le travail et qui le font avec humanité. Ce sont deux personnes dans le monde réel. Dès lors, même quand ils sont en conflit, il demeure un respect, une reconnaissance mutuelle. Et c'est cela qui permet qu'il y ait une rencontre entre eux dans le film. Quelques étages en ascenseur, une cigarette partagée suffisent alors à faire naître un peu plus qu'une relation de travail. Ces moments de silence sont essentiels dans le film car il procure une grande intimité. Au fond, on est intime qu'avec les gens avec qui on arrive à rester un moment sans parler.

Distribué par Guillaume Gallienne dans son premier film, vous avez goûté pour la première fois à la comédie pure. Est-ce une expérience que vous souhaitez voir se reproduire ou pensez-vous être plutôt un comédien dramatique ?

J'ai l'impression qu'il n'y a pas beaucoup de comédies en France qui me font rire alors plutôt que de faire une comédie pas drôle, je préfère émouvoir dans un rôle dramatique. Le film de Guillaume Gallienne est une exception à mes yeux. J'ai immédiatement adhéré au projet et j'ai évidemment envie de continuer à jouer dans des comédies. D'ailleurs, je vais bientôt réaliser un court-métrage qui tirera plus vers la comédie que vers le drame. J'ai conscience de la difficulté de faire rire au cinéma, c'est un registre très délicat et c'est un challenge qui m'excite.

FILMOGRAPHIE

- 2014 – HIPPOCRATE de Thomas Lilti
- 2014 – L'ASTRAGALE de Brigitte Sy
- 2014 – LES CHEVALIERS BLANCS de Joachim Lafosse
- 2014 – LA RÉSISTANCE DE L'AIR de Fred Grivois
- 2014 – LOST RIVER de Ryan Gosling
- 2013 – LOIN DES HOMMES de David Oelhoffen
- 2013 – QUI VIVE de Marianne Tardieu
- 2013 – LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE ! de Guillaume Gallienne
- 2013 – FISHING WITHOUT NETS de Cutter Hodierne
- 2013 – GARE DU NORD de Claire Simon
- 2013 – LE JOUR ATTENDRA d'Edgar Marie
- 2013 – CHRONIQUES D'UNE COURS DE RÉCRÉ de Brahim Fritah
- 2013 – LES PETITS PRINCES de Vianney Lebasque
- 2013 – ZERO DARK THIRTY de Kathryn Bigelow
- 2013 – UNE HISTOIRE D'AMOUR d'Hélène Fillières
- 2012 – TROIS MONDES de Catherine Corsini
- 2012 – À MOI SEULE de Frédéric Videau
- 2010 – PIEDS NUS SUR LES LIMACES de Fabienne Berthaud
- 2009 – QU'UN SEUL TIENNE ET LES AUTRES SUIVRONT de Léa Fehner
- 2009 – UN PROPHÈTE de Jacques Audiard

LISTE ARTISTIQUE

Benjamin	Vincent Lacoste
Abdel	Reda Kateb
Barois	Jacques Gamblin
Denormandy	Marianne Denicourt
Stéphane	Félix Moati
Myriam	Carole Franck
Guy	Philippe Rebbot
Mme Lemoine	Julie Brochen
Mme Richard	Jeanne Cellard
M. Lemoine dit « Tsunami »	Thierry Levaret

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Thomas Lilti

Production 31 JUIN FILMS
Agnès Vallée, Emmanuel Barraux

Scénario Thomas Lilti

Baya Kasmi

Pierre Chosson

Julien Lilti

Premier assistant réalisateur Amandine Escoffier

Image Nicolas Gaurin

Décors Philippe Van Herwijnen

Son François Guillaume

Raphaël Sohier

Jean-Paul Hurier

Montage Christel Dewynter

Musique Sylvain Ohrel

Alexandre Lier

Nicolas Weil

Avec la participation de Canal +

Ciné +

France Télévisions

France 2 Cinéma

Le Pacte